

Mon fils,

Peu importe où et quand tu liras ces mots, retiens simplement qu'avant même ta venue au monde, tu étais ardemment désiré par un couple qui, bien que séparé aujourd'hui, a toujours eu un point commun inébranlable : toi.

Ton père et moi, nous sommes rencontrés très jeunes. Nous avons grandi ensemble, partagé nos rêves et nos espoirs pendant de nombreuses années. Nous avons suivi des objectifs clairs : nous marier d'abord. Notre mariage reste un merveilleux souvenir, couronné par une lune de miel magique à Bali. C'est dans ce cadre paradisiaque que nous avons décidé qu'il était temps de fonder une famille.

Mais la vie ne suit pas toujours le plan que l'on trace pour elle. Malgré nos efforts et notre désir immense, nous ne parvenions pas à concevoir l'enfant que nous souhaitions tant. Les consultations médicales se multipliaient, devenant de plus en plus précises et angoissantes. Puis le verdict est tombé : je souffrais d'endométriome. Les médecins étaient formels : avoir un enfant naturellement serait presque impossible sans l'intervention de la médecine. Des termes effrayants s'imposaient à nous : opération, insémination, adoption. Cette dernière perspective, bien que moins effrayante pour moi, impliquait une attente interminable et de renoncer à l'expérience si particulière qu'est la grossesse. Il devenait de plus en plus difficile de voir des enfants autour de nous sans ressentir de la douleur, mais la détermination m'habitait.

Ton père et moi restions unis dans cette épreuve. L'opération était prévue pour décembre 2017. J'avais fini par accepter notre situation et lâcher prise, car "la patience est amère, mais son fruit est doux".

Un matin, alors que je m'occupais de tâches ménagères en écoutant "Believer" (signifiant "croyant") d'Imagine Dragons, une sensation étrange m'envahit. Entre nausée et impression, je savais. Je savais que j'étais enceinte. Ton père n'était pas là et, avant de le prévenir, il me fallait en être certaine. Deux tests de grossesse plus tard, seul un verdict s'imposait : il y avait une petite vie en moi. Il y avait toi.

Je suis même convaincue que tu es la réincarnation de Johnny Hallyday, un chanteur peut-être inconnu de toi lorsque tu liras ceci. Tu as été conçu la nuit de sa mort. La nouvelle nous transporta, ton père et moi. Le jour même, nous devions aider à détapisser chez ma sœur, mais nous n'avions qu'une seule hâte : confirmer les tests par une prise de sang. Nous sommes arrivés très en retard pour les travaux.

Par la suite, j'ai été de plus en plus malade. J'ai prétexté une gastro. Cette "gastro" fut la plus longue de l'histoire. À partir de janvier, je devais rester alitée. Le moindre effort me rendait mal. Aucun aliment, solide ou liquide, ne passait. Même les médicaments anti-vomitifs étaient inefficaces.

Mon quotidien commençait à basculer. La joie de t'attendre était progressivement masquée par la douleur. Je me sentais malade, bien plus que simplement enceinte. Ton père était présent,

compréhensif, mais impuissant et désolé de ne pouvoir m'aider davantage. Nous avons gardé le secret, ne voulant en parler qu'après le premier trimestre. Ta grand-mère Geneviève, ASH, remarqua rapidement mes "désordres intestinaux" sans fin. Ton père finit par lui confier la vérité, tandis que j'étais une fois encore prise de nausées. Pour annoncer officiellement la nouvelle à grand-mère Annick et grand-père Christian, nous leur avons offert des mini-biberons. Ton papi n'a rien compris, mais ta mamie était aux anges.

Quand je repense à la période de ta naissance, je suis envahie par un tourbillon d'émotions. Au fur et à mesure des annonces à la famille, je perdais davantage de poids, les vomissements étaient inarrêtables, et je me suis délestée de huit kilos. Les médecins ont décidé de m'hospitaliser, espérant ainsi trouver une solution. Il n'y avait aucune raison médicale à mon mal-être, seulement un peu de malchance. Mais après deux jours à l'hôpital, je ne supportais plus cet environnement morose.

Avec une détermination nouvelle, j'ai décidé de rentrer chez nous et de reprendre mon travail. Je sentais que cela m'aiderait à aller mieux. Je ne m'étais jamais autant rapprochée de la vérité ! Le 12 mars 2018, jour de mon vingt-septième anniversaire, j'ai repris le chemin du travail, et comme par magie, les nausées et les vertiges ont disparu.

Malgré cette période difficile, je veux que tu saches que je n'ai jamais craint pour ta santé. J'étais si bien suivie que je savais que rien de mal ne pouvait t'arriver. Ma seule angoisse était de rester dans cet état jusqu'à la fin de ma grossesse. Heureusement, ce ne fut pas le cas.

La seconde partie de ma grossesse fut presque idyllique. Après avoir payé cher, j'étais enfin récompensée. Je pouvais enfin profiter pleinement de toi, avant de te partager avec le monde ! Mon ventre a bien grossi, non seulement j'avais repris le poids perdu, mais j'avais même pris seize kilos supplémentaires !

Quel bonheur d'acheter ces petits vêtements et de préparer sereinement ton arrivée. Nous avons pris le temps de choisir ton prénom. Si tu avais été une fille, tu aurais peut être été Iris ou Nolwenn. Mais dès que nous avons su que tu étais un garçon, nous avons opté pour Aaron. J'avais un faible pour ce prénom, inspiré par un groupe de musique que j'écoutais en boucle durant mon adolescence. J'aimais aussi Owen et Malcolm. Finalement, ton papa a tranché pour Aaron.

À cette époque, nous louions une maison à Friesen. Malheureusement, elle était envahie de moisissures, peu accueillante pour un nouveau-né. Ton père et moi avons assaini la maison et décoré ta petite chambre, toute mignonne et bleue, avec une chaise à bascule en forme de hérisson. Je me souviens de toi, minuscule dans cette grande turbulette blanche ornée de hérissons, elle aussi, dans laquelle tu semblais te perdre.

Tu semblais si bien dans mon ventre que tu n'étais pas pressé d'en sortir. La date prévue pour ta naissance était le 5 septembre 2018. Mais ce n'est que le 7 septembre que la poche des eaux s'est partiellement rompue, marquant le début de dix-huit heures de travail.

Au début, je pensais pouvoir me passer de la péridurale, mais les contractions concentrées dans les reins m'ont vite fait changer d'avis. Je ne savais plus ce que je voulais : que ça s'arrête, que ça finisse, ou qu'on me laisse tranquille. J'étais épuisée. Même en pleine poussée, mes pulsations ne dépassaient plus les 54. Et toi aussi, tu t'épuisais, tes larges épaules ne passaient pas. Une certaine agitation a commencé autour de nous, mais je suis restée calme. Le service de maternité de l'hôpital d'Altkirch était entièrement à notre disposition. Ils préparaient une salle pour une césarienne, au cas où. Mais grâce à un dernier effort et à l'aide d'une ventouse, tu es finalement né vers 16h33.

Je ne t'ai pas vu tout de suite, ni entendu. Je me souviens d'une hémorragie, mais tout me semblait flou. Puis, ton papa est revenu, m'annonçant que tu allais bien, avec cinq doigts à chaque main et à chaque pied. Quand on t'a enfin placé sur moi, ce fut de manière un peu maladroite et je n'ai vu que tes fesses. Mais ton odeur particulière m'enveloppa, une odeur de bretzel chaud que jamais je ne pourrais oublier ! Peut-être parce que j'avais terriblement faim après vingt quatre heures sans manger. J'ai demandé à ton papa de te tourner pour que je puisse mieux t'admirer. Tu étais un magnifique bébé, absolument pas fripé, mesurant 53 centimètres et pesant 4 kg 050. Je ne dis pas cela uniquement parce que je suis ta mère – tout le monde a été unanime devant ton teint de pêche. Chaque instant de cette journée restera gravé en moi, teinté d'amour et de tendresse infinie pour toi.

Contrairement à toi, qui semblait déjà si serein, je me suis retrouvée avec le moral en berne après l'accouchement. Je découvrais que la parentalité n'est pas innée et que l'hôpital n'était pas forcément le meilleur endroit pour que nous apprenions à nous connaître. Toi et moi dormions bien, pourtant on venait nous réveiller sans cesse pour les tétées. L'allaitement était compliqué. Je n'avais pas encore eu de montée de lait et tu prenais mal le sein à cause d'un frein. Tout cela me déprimait et m'inquiétait pour la suite. C'est sans doute cela qu'on appelle le "Baby Blues." Heureusement, une puéricultrice a trouvé les mots justes : "Vous allez rentrer chez vous, vous aurez votre montée de lait et vous saurez quoi faire !" Elle avait entièrement raison, même si je me suis sentie un peu perdue pendant encore trois jours, vidée de toute énergie.

À peine rentrée, j'avais suffisamment de lait pour nourrir tout un village. Mais l'allaitement restait une épreuve. Je ne supportais plus le tire-lait. Je savais que c'était bénéfique pour toi, mais ce n'était en rien un moment de plaisir. J'ai finalement préféré arrêter après un mois et demi pour ne pas te transmettre ce stress. Ton papa travaillait, mais nous avons vite trouvé notre rythme, et je peux t'assurer que nous n'avons pas rencontré de difficultés majeures par la suite. Après cette première période d'adaptation, jusqu'à ce que tu apprennes à marcher, j'ai particulièrement adoré ces moments où tu étais entièrement dépendant de moi. Tu gazouillais dans ton parc pendant des heures, ce qui me permettait de vaquer à mes occupations domestiques sans souci. Mais nous avons fini par avoir des scrupules à te laisser là si longtemps et avons décidé de ranger définitivement le parc.

Nous faisons aussi attention à ce que tu ne regardes pas trop la télé et que tu t'épanouisses dans des découvertes plus adaptées à ton éveil. Tu n'étais pas un grand souriant. Je crois que je

n'ai pas une seule photo de toi où tu fais une risette avant tes quatre mois Mais tu étais vraiment un bébé adorable, facile à vivre.

Tu as grandi avec Ipsò, notre Berger australien, qui a eu du mal à accepter ta venue et a préféré se mettre en retrait. Tu vivais aussi dans un monde de lapins, notamment avec Gina, puis Chouquette. Contre toute attente, l'un de tes premiers mots ne fut pas "lapin" mais "avion." Quant à moi, j'adorais m'adresser à toi (à la manière du film GRRRRRR!) en ajoutant -mouth à chaque mot : Viens, on va aller voir les poulemouths qui ont peut-être eu des bébémouths. Tu vas boire ton biberonmouth et faire un dodomouth.

On oublie vite tellement de choses que les quelques vidéos que j'ai de toi petit me surprennent à chaque fois.

Après ton premier anniversaire, nous avons déménagé dans la maison de Sausheim. Ta chaise haute te servait de tour de contrôle pour tout observer. C'est sans doute avec ce déménagement que ton père et moi avons commencé à comprendre que, même si nous nous entendions bien, cela ne suffisait plus pour faire de nous un couple épanoui.

Il n'y a pas eu un événement décisif qui m'a poussée à partir, mais plutôt un amoncellement de petites choses et un manque de communication flagrant. Tu avais seulement deux ans lorsque j'ai pris la décision de divorcer. Mais la culpabilité et un dernier espoir que les choses puissent changer m'ont fait patienter une année de plus. Il a fallu admettre que ce ne fut pas le cas.

À mesure que tu grandis, il est des choses que j'aimerais que tu comprennes au sujet de notre vie, de notre histoire. Nous avons traversé des moments compliqués lorsque ton père et moi nous sommes séparés. Tu étais trop jeune pour que nous puissions te faire comprendre l'ampleur de cette décision. Nous avons donc choisi de ne pas employer de mots durs comme « séparation » ou « absence ». À la place, nous avons voulu te montrer que parfois tu serais avec papa et parfois avec maman, comme si cette organisation était la plus naturelle du monde.

Papa est resté dans sa maison de Sausheim, tandis que j'ai déménagé à Colmar, où mon travail m'occupait beaucoup. Malgré les contraintes, j'ai réussi à libérer mes mercredis pour que nous puissions passer du temps ensemble. J'ai cru que tout allait bien, mais j'ai constaté que tu commençais à faire des bêtises inhabituelles. Je ne savais pas toujours quelle attitude adopter pour te rassurer. Tu aimais beaucoup notre appartement de Colmar et il t'a fallu du temps pour t'habituer à ta nouvelle chambre lorsque j'ai acheté celui de Staffelfelden. J'ai fait de mon mieux pour réaménager ton espace afin qu'il réponde à tes besoins. Chez papa, tu avais un accès direct à l'extérieur, alors j'ai toujours tenu à ce que nous sortions régulièrement lorsque tu étais avec moi.

Parfois, je me sentais coupable de ne pas pouvoir faire certaines sorties pour des raisons financières, et de ne pas toujours savoir comment occuper tes journées. J'essayais de passer un maximum de temps avec toi, consciente que tu ne resterais pas éternellement ce petit garçon ayant besoin de sa maman. Je me pose souvent des questions : Est-ce que je t'aime correctement ? Devrais-je ressentir plus de culpabilité ?

Comme tous les enfants, tu as parfois des lubies amusantes, comme de prononcer le mot « tartare » en imitant un Viking, ou de répondre toi-même aux questions que tu poses (Je peux prendre ça, oui !). Tu es plein de vie et cela m'a appris à rester calme, à ne pas m'énerver pour des broutilles. Vivre seule ne m'est pas particulièrement difficile, mais quand tu es avec moi, je veux être présente à 100%.

Lorsque je passe de bons moments sans toi, je pense souvent à combien j'aurais aimé les partager avec toi. Ton absence me pèse parfois et tes appels peuvent me faire monter les larmes.

Je veillerai toujours sur toi, mais j'ai aussi confiance en ton papa. Quand nous avons signé les papiers du divorce, ton père et moi nous sommes pris dans les bras. Je lui ai dit combien j'étais fière qu'il soit le père de mon fils. Je crois que cela l'a beaucoup touché.

Je veux que tu saches que tu es et resteras la plus belle chose qui me soit arrivée. Tu es mon ancre dans cette vie, mon point de repère, sans lequel, ta maman parfois impulsive, pourrait se disperser aux quatre vents.

En trois mots : je t'aime.

Avec tout mon amour,

Maman